

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE
DE
GÉOGRAPHIE

FONDÉE A BRUXELLES LE 27 AOUT 1876

BULLETIN

Publié par les soins de M. J. DU FIEF, Secrétaire général de la Société.

Vingt-deuxième année. — 1898. — N° 3.

MARS-AVRIL

SOMMAIRE :

	Pages
I. — Quatrième anniversaire de Vasco da Gama à la Société de Géographie de Lisbonne	177
II. — HENRY HAUTTECEUR. — L'île de Siphnos	183
III. — LOUIS DELACOLLETTE. — La commune de Dochamps (fin)	204
IV. — Chronique géographique.	
Régions polaires	222
Europe	223
Asie	229
Afrique	235
Amérique	240
Malaisie Australie	241

COMPTE RENDU DES ACTES DE LA SOCIÉTÉ

Ouvrages reçus.

CARTE

L'île de Siphnos 184.

BRUXELLES

SECRETARIAT DE LA SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE

116, RUE DE LA LIMITE, 116

1898

COMITÉ CENTRAL DE LA SOCIÉTÉ

1898

Président :

J. LECLERCQ, juge au Tribunal de première instance, à Bruxelles.

Vice-présidents :

PENY, colonel d'état-major, commandant de l'École de guerre, à Bruxelles.

Comte GOBLET D'ALVIELLA, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de l'Académie royale.

Secrétaire général :

J. DU FIEF, professeur honoraire de l'Athénée royal de Bruxelles.

Membres :

CREPIN, directeur du Jardin botanique de l'État à Bruxelles, membre de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

Comte Hipp. D'URSEL, secrétaire du Comité-directeur de la Société antiesclavagiste de Belgique, membre de la Chambre des représentants, à Boitsfort.

GRANDGAINAGE, directeur de l'Institut supérieur de commerce d'Anvers.

HENNEQUIN, général-major, directeur de l'Institut cartographique militaire, à Bruxelles.

AUG. HOUZEAU, professeur à l'École industrielle et des mines de Mons, sénateur.

JANSSENS, docteur en médecine, inspecteur du service de santé de la ville de Bruxelles.

G. KAÏSER, ingénieur, professeur à l'Université de Louvain.

A. LANCASTER, météorologiste-inspecteur à l'Observatoire royal de Bruxelles, membre correspondant de l'Académie royale.

MALAISE, professeur à l'Institut agricole de l'État à Gembloux, membre de l'Académie royale.

L. NAVFZ, homme de lettres, à Bruxelles.

PAVOUX, ingénieur, industriel, à Bruxelles.

A. RENARD, professeur à l'Université de Gand, membre correspondant de l'Académie royale.

E. SOLVAY, industriel, à Bruxelles.

STORMS, major au régiment des grenadiers.

Comte FRÉD. VAN DEN STEEN DE JEHAY, secrétaire de légation, attaché au Cabinet du Roi.

VANDERKINDERE, professeur à l'Université de Bruxelles, membre de l'Académie royale.

ALPH. WAUTERS, archiviste de la ville de Bruxelles, membre de l'Académie royale.

Secrétaire adjoint : E. MONTIAYE, capitaine commandant d'état-major, professeur à l'école de guerre.

Treasorier : H. VANDENBROECK.

Bibliothécaire : A. LANCASTER. — *Adjoint* : M. RAHIB.

Δωρεά μου Συν. Συριων

E 23

A 91325

A. ΝΕΜΠΕΣΗ

13 N 2020

QUATRIÈME CENTENAIRE

DE

VASCO DA GAMA

A LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

Le quatrième centenaire de la découverte de la route maritime des Indes a donné lieu, à Lisbonne, à des fêtes nationales qui ont été célébrées avec le plus grand éclat pendant douze jours, mais principalement du 17 au 20 mai. Indépendamment des réjouissances publiques, des illuminations, des décorations des rues, le programme comprenait notamment un *Te Deum* à l'église de Santa-Maria de Belem, érigée au lieu même où s'embarqua Vasco da Gama, une séance solennelle à la *Société de géographie*, un cortège civique, une revue navale, des régates fluviales et maritimes, une course de taureaux à l'ancienne mode portugaise, des feux d'artifice sur le Tage, des spectacles de gala, un bal offert par la *Société de géographie*.

De toutes ces manifestations, la plus grandiose a été, incontestablement, la séance solennelle de la *Société de géographie*, qui a eu lieu le 16 mai, sous la présidence de S. M. le roi Don Carlos, dans l'immense et magnifique salle « *Portugal* », qui, grâce à des superpositions de galeries, peut contenir plus de cinq mille personnes.

L'ILE DE SIPHNOS

SITUATION. — La petite île de Siphnos fait partie de l'archipel grec des Cyclades. Elle est située au centre d'un triangle isocèle dont Seriphos au NW, Antiparos à l'E et Kimolos au SW formeraient la pointe des trois angles.

Il n'y a guère que 36 milles des rivages de Siphnos jusqu'au port de Mélos, son chef-lieu d'arrondissement.

Le point culminant de l'île, le mont du prophète Hélié, qui s'élève au centre de Siphnos, se trouve par 36° 57' de lat. N, et 22° 23' de long. E.

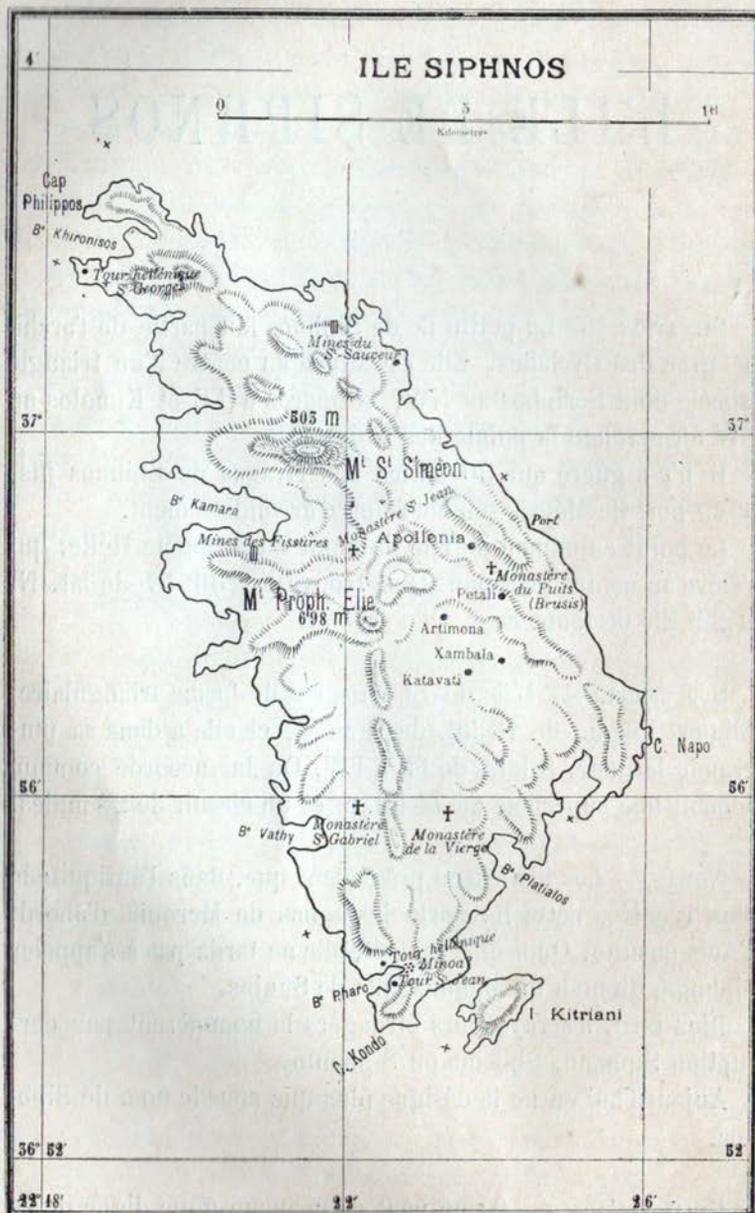
SUPERFICIE. — L'île de Siphnos est de forme triangulaire. Elle est longue de 18 kil. du N au S, et elle a dans sa plus grande largeur, 8 kil., de l'E à l'W. On lui accorde communément une superficie de 74 kil. c. et un circuit de 28 milles.

NOMS. — Les historiens prétendent que, dans l'antiquité la plus reculée, cette île porta les noms de Meropia d'abord, d'Acis ensuite. Quoi qu'il en soit, elle ne tarda pas à s'appeler Siphnos, du nom de Siphnus, fils de Sunius.

Plus tard, les voyageurs étrangers la nommèrent par corruption Siphano, Siphana ou Siphanto.

Aujourd'hui on ne la désigne plus que sous le nom de Siphnos.

GOLFES, CAPS. — On ne peut citer aucun golfe digne de ce



nom : à peine devons-nous mentionner les quelques baies suivantes qui s'ouvrent sur le littoral.

Tout au N, la petite baie de Khironisos (Χειρωνησος), dont l'entrée est en partie fermée par un écueil qui offre des dangers aux marins pendant les nuits obscures. Il est vrai que seules des barquettes de pêcheurs d'éponges y pénètrent.

Cette rade est formée par deux bras du cap Philippos, promontoire aride, exposé aux vents du Nord. A l'extrémité de ce cap, on peut encore voir les ruines d'un vieux monastère dédié à St-Georges, et une antique tour hellénique qui sert d'abri aux bestiaux. Trois masures animent le paysage. Deux sont généralement abandonnées, la troisième est habitée par la famille d'un vieux potier.

En descendant la côte vers le SW, on rencontre la baie de Kamara, la plus profonde, et celle de Vathy (Βαθυς).

Près du port, sur un rocher, l'on aperçoit les ruines d'un antique monastère dédié à l'ange Gabriel. Il n'est plus habité que par un vieux moine, sorte d'anachorète dans le genre du célèbre ermite dont la légende amuse les voyageurs qui doublent le cap Malea.

Le cap Kondo, qui marque l'extrémité méridionale de l'île, forme deux petites baies dont la principale est celle de Pharo. Ce nom doit sans doute provenir du voisinage d'un ancien phare qui servait à guider les vaisseaux. On possède une médaille de Siphnos sur laquelle on voit une tour au sommet de laquelle se trouve un Neptune. (Goltzius).

Dans la côte SE de Siphnos, formant la base du triangle, s'ouvre la large baie de Platialos, tandis que la côte orientale qui va de la pointe Napo au cap Philippos n'offre aucune indentation. (Vivien). C'est au port de Castro, appelé la Calanque, qu'abordent cependant les bateaux à vapeur. Il était, paraît-il, très fréquenté au xvii^e siècle, car Basile, riche marchand de l'île, enterré au monastère du Puits (Βρυσις) y attirait par son industrie des vaisseaux de France et de Venise.

ILOT. — A la pointe méridionale de l'île, près du cap Kondo, émerge l'îlot de Kitriani. C'est là que les moutons vont brouter pendant la bonne saison. Une petite chapelle y a été construite par une dame de Siphnos, à la mémoire d'un de ses fils, mort au cours d'un voyage sur mer.

OROGRAPHIE. — L'île tout entière est montagneuse. Une chaîne ininterrompue de collines part du cap Philippos et suit régulièrement la côte orientale de l'île. Le plus haut sommet de cette chaîne de collines est le mont Saint-Siméon, qui s'élève à 503 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au centre de l'île, se dessine une autre chaîne de collines, parallèle à la précédente, et dont le point culminant, le mont du Prophète Hélié, est couronné à une hauteur de 698 mètres par une église byzantine du x^e siècle. Enfin, quelques monticules, dont le nom m'échappe, viennent aboutir au cap Kondo.

HYDROGRAPHIE. — L'eau est abondante. On trouve partout des sources limpides et intarissables. Aussi de petits ruisseaux serpentent-ils le long des vallées qu'ils fertilisent. Parfois, pendant la saison des pluies, ces ruisseaux se transforment en torrents et s'écoulent dans la mer au SW de l'île. En été, le cours de ces torrents se transforme en un énorme bouquet de lauriers roses.

Les bonnes femmes prétendent qu'il est imprudent de traverser les torrents à midi ou à minuit, car l'on court alors le danger d'être possédé par les mauvais esprits (*γυμφοληπτος*). Il n'y a qu'un remède pour apaiser les Néréides irritées ; c'est de mettre dans une serviette blanche du pain, du miel, du lait et des œufs, et de déposer ce paquet à un carrefour de trois chemins.

La source la plus célèbre, celle qui donne la meilleure eau et la plus abondante, est la source du monastère « du Puits ». Elle alimente tout le village de Siphnos.

On vantait autrefois la source de Minoa. Les esprits qui hantent ces sources sont appelés par les habitants Arapidès (Αραπηδες).

MINES. — La nature du sol ne diffère pas de celle des autres îles de l'archipel. Partout le roc, le granit, le schiste et le marbre. Souvent des métaux. Au point de vue des métaux, Siphnos fut longtemps une île privilégiée. Aussi nous nous permettons de nous étendre sur ce sujet.

Au témoignage d'Hérodote, de Pausanias, de Strabon, de Pline et d'autres écrivains, le Laurium, Thasos et Siphnos étaient célèbres autrefois pour la richesse de leurs mines d'argent. Mais à Siphnos on trouvait également de l'or en abondance.

Après avoir été longtemps oubliées ou abandonnées, les mines de Siphnos, au lendemain du réveil du Laurium, excitèrent la convoitise des chercheurs. Après quelques travaux, on retrouva assez facilement l'emplacement probable de deux mines d'argent. La première, située au NE de l'île, près de la mer, est appelée la mine du Saint-Sauveur, du nom d'une petite église qui y a été érigée; bien que cette mine soit nommée communément par le peuple « les refuges » καταφυγια (1). On désigne la deuxième mine sous le nom de « Les Fissures ».

L'entrée de la mine du Saint-Sauveur est basse et très étroite. Mais dès que le visiteur en a franchi l'ouverture, il peut se promener dans un véritable labyrinthe pendant plusieurs heures, sans trouver d'issue. Aussi personne n'ose s'y aventurer sans guide ou sans se munir du classique fil d'Ariane. Ça et là on reconnaît la trace du pic des anciens mineurs et les nombreuses niches où les ouvriers posaient leurs lampes et leurs outils. Les parois de ce labyrinthe ont l'éclat et la blancheur de l'argent, mais en réalité ne sont que du roc.

(1) Cf. *Ile de Kythnos*, p. 8.

Il est vraisemblable que ce que les paysans appellent *καμίνια* les fourneaux, ou *λειψανα*, les restes, sont les vestiges survivants des hauts-fourneaux de l'antiquité. On voyait encore, il y a peu d'années, sur le sol, des morceaux de plomb, principalement sur les roches qui entourent la chapelle de Saint-Sylvestre. Au delà du promontoire qui s'avance dans la mer, près de l'entrée de ce labyrinthe minier, on peut voir, lorsque le temps est calme, au fond de l'eau, à une grande profondeur, une quantité de scories, et même des traces de travaux dus à la main de l'homme, ce qui nous porte à croire qu'un cataclysme si fréquent dans l'archipel, bouleversa cette partie de l'île, et que les eaux envahirent les galeries des mines.

Telle est probablement la véritable cause de l'engloutissement des minières d'or de Siphnos. La légende mythologique attribuait ce cataclysme à la vengeance d'Apollon. En effet, les Siphniotes envoyaient autrefois à Delphes un lingot contenant la dixième partie de l'or qu'ils extrayaient, mais un jour, fatigués sans doute de ce tribut religieux, ils ne donnèrent qu'une balle dorée. Furieux de cette duperie, Apollon inonda les mines de Siphnos.

Voici, au surplus, quelques détails techniques que nous communique notre ami, M. Alexandre Ryez, ingénieur honoraire des mines de l'Université de Liège, directeur des mines, qui visita l'île de Siphnos, en 1880, et étudia particulièrement la mine du Saint-Sauveur, appelée en grec Saint-Sosty. « Elle est, nous écrit-il, au contact du calcaire et du schiste dans un mamelon d'altitude de 160 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les anciens travaux commencent à mi-côte sur le versant à gauche de la baie de Kamara et on les retrouve sur l'autre versant de la montagne. Le gîte est entre calschiste et calcaire au pied, il est formé de fer calaminaire et de terre rapportée. Il paraît être une couche épaisse de minerais de fer plus ou moins plombifère et zincifère dans laquelle on

trouve des rognons de carbonate de plomb qui ont rendu à l'essai 55 p. c. de plomb et 1,400 grammes d'argent par tonne de plomb. Dans certaines parties j'ai relevé des échantillons de minerai de fer contenant 4 p. c. de plomb et 2,500 grammes d'argent à la tonne de plomb, soit 100 grammes à la tonne de minerai tel quel; dans d'autre, pour une même teneur en plomb, 3,000 grammes à la tonne de plomb. — Ces travaux anciens viennent en profondeur en dessous du niveau actuel de la mer, en sorte qu'ils sont partiellement inondés.

A Capsalo, au S. de l'île, où les anciens ont également établi des exploitations importantes, le schiste domine dans la constitution.

La légende prétend que les anciens ont établi ces différents travaux parce qu'ils en retiraient de l'or. On n'en a pas trouvé jusqu'à présent, bien qu'Hérodote l'ait signalé. Dans les anciennes excavations se trouvent, intercalés dans les calcaires, des amas ferrugineux où le plomb argentifère à l'état de sulfure et de carbonate, se présente sous la forme de nids et de masses irrégulières. Il est probable qu'en certains cas, lorsque les éléments nécessaires à la réduction de l'or combiné dans les pyrites aurifères s'y trouvaient réunis, les anciens trouvaient l'or à l'état libre dans les crevasses et dans les géodes de ces gîtes. La constitution générale des gîtes qu'ils exploitaient me permet de supposer que les eaux-mères qui contenaient les éléments composant des pyrites de fer aurifères enfermées dans ces poches avec les dissolutions des métaux réducteurs ont dû laisser déposer l'or réduit. Les conditions nécessaires à la réduction de l'or de ses combinaisons ont dû se trouver réalisées plus fréquemment dans les parties profondes, aujourd'hui inondées, de ces gîtes que dans les parties superficielles où leurs travaux sont encore visibles.

Je ne trouve donc pas invraisemblable le fait rapporté par

L'historien Hérodote que les anciens trouvaient l'or à Siphnos, parce qu'il n'est pas en contradiction avec les observations que j'ai fait sur la genèse de l'or dans les filons métallifères.

Même, je trouve la réalité de ce fait confirmée par celui-ci que le même historien rapporte « que les mines d'or de Siphnos furent inondées par l'ordre d'Apollon, irrité contre les Siphniotes, parce qu'ils avaient falsifié l'astragale d'or, offert chaque année à l'oracle de Delphes. » J'ai souvent recueilli au Laurium et dans les gîtes similaires des îles des « ekvolades » jaunâtres, purvérulentes, fournissant un plomb d'œuvre contenant de l'argent avec une certaine proportion d'or, suffisante pour être tenue en considération par les fondeurs. Il ne fait aucun doute pour moi que les difficultés de leur exploitation ayant considérablement augmenté lorsque les mineurs anciens arrivèrent sous le niveau de la mer si proche des gisements, par suite des infiltrations constantes de l'eau de celle-ci par les fissures de la roche, ils substituèrent, dans la constitution de l'astragale, à l'or pur qui devait venir des travaux profonds, l'argent plus ou moins aurifère provenant des plombs fournis par les carbonates jaunâtres des parties supérieures des gîtes. Ainsi ils soutinrent leur exploitation jusqu'à ce que la venue de l'eau augmentant sans cesse avec le développement que prenaient les travaux sous le niveau de la mer dans son voisinage immédiat, ils durent définitivement les abandonner.

Et les prêtres d'Apollon de citer au peuple ce fait naturel aux exploitations mal outillées pour l'épuisement de l'eau, comme un châtement voulu par leur Dieu contre ceux qui falsifiaient la dime à payer à l'autel. (Alex. Ryez.)

C'est sur les pentes du prophète Hélie que se trouve l'autre mine des Fissures. Pendant de longues années, on en chercha vainement l'entrée qui était obstruée par des arbustes et des broussailles. Cette mine ressemble beaucoup à celle du Saint-Sauveur : mêmes passages étroits, même dédale de carrefours, mêmes reflets argentés, même absence d'argent : Ce

qu'on y trouve de plus, ce sont des débris de vases et de lampes. C'était là sans doute que l'on extrayait du sulfate d'argent : sur les parois des roches, des traces d'argent sont visibles et l'on a ramassé des creusets qui contenaient encore du fer et dont on se servait pour fondre les métaux.

Depuis deux milles années ces mines étaient abandonnées, lorsque, vers 1650, il vint des Juifs à Siphnos, par ordre de la Sublime Porte, pour y examiner les mines de plomb; mais les bourgeois de cette île, raconte Tournefort, craignant qu'on ne les contraignit d'y travailler, gagnèrent le capitaine de la galiote qui avait amené ces Juifs et que l'on avait chargée de mine pour conduire à Thessalonique. Cet officier fit percer son bâtiment et se sauva dans sa chaloupe pendant qu'il coulait à fond. Quelques autres Juifs étant revenus à la charge ne furent pas meilleurs marchands. Les Siphantins, pour s'en débarrasser tout de bon donnèrent une somme d'argent à un corsaire provençal qui était à Milo, lequel perça à coups de canon une seconde galiote chargée de Juifs et de mine, si bien que Turcs et Juifs abandonnèrent cette entreprise.

De nos jours, une compagnie française composée des principaux actionnaires du Laurium, a commencé à exploiter les mines, dans un endroit appelé Kamara, ainsi nommé à cause des grandes chambres que les anciens mineurs avaient creusées au bord de la mer. On lit encore dans l'une de ces caves l'inscription suivante sculptée en grands caractères : ΝΥΜΦΩΝ ΙΕΡΟΝ, le temple des Nymphes.

Les travaux de la nouvelle société promettent des résultats sérieux.

Dans les lits des ruisselets qui courent près de ces mines — et principalement après des pluies torrentielles, on peut ramasser du plomb vitrifié qui jadis fut fondu dans les anciens *κζμυτιζ*. Il ressemble à de l'étain. Autrefois lorsque les paysans voulaient chasser, ils allaient le ramasser dans les champs et le fondaient pour faire de la grenaille. Aujourd'hui

le peuple le recueille précieusement, car les potiers de Siphnos, à l'instar de leurs ancêtres, le mélangent avec l'argile qu'ils pétrissent pour en éviter l'expansion.

Il convient de rapporter ici une phrase de Théophraste, dans son livre sur les pierres : On trouve, dit-il, à Siphnos, à trois milles environ de la mer, une pierre curieuse que l'on peut facilement tourner et sculpter, après qu'elle a été échaudée avec de l'huile bouillante. Elle devient alors noire et dure. On en fait de la vaisselle de table dont se servent les Romains.

L'existence de cette précieuse pierre est inconnue actuellement. Voilà un sujet de recherches pratiques pour nos savants géologues de Belgique.

CLIMAT. — L'île de Siphnos est heureusement située. La chaîne de collines qui la traverse dans toute sa longueur du N au S la protège contre la violence des vents du Nord. L'île de Siphnos, disait Tournefort, est sous un beau ciel. On le trouve encore plus charmant quand on arrive de Milo où l'air est infecté de vapeurs sulfureuses. On voit à Siphnos des vieillards de 120 ans. » Cette incroyable longévité se rencontre aujourd'hui encore. On pouvait voir, il y a quelques années, la vénérable mère de l'igoumène du monastère du Puits, qui était tellement vieille et courbée par l'âge que l'on se demandait si l'on ne se trouvait pas revenu à l'époque des patriarches.

Peut-être vit-elle toujours.

PRODUCTIONS. — Quoique l'île soit couverte de marbre et de granit, elle est pourtant des plus fertiles et des mieux cultivées de l'archipel. Elle fournit assez de grain pour les habitants du pays. Le maïs vient bien. Les légumes sont abondants, principalement les oignons. Un proverbe qui dit : Donner un oignon à un Siphniote ! correspondrait à importer du faro à Bruxelles. Les raisins y sont merveilleux, mais la terre qui

les produit est trop forte et les vins n'y sont pas délicats ; aussi l'on y boit ceux de Milo et de Santorin.

Les orangers et les citronniers sont de bon rapport mais ce sont surtout les oliviers qui font la fortune du paysan : Une olive, dit un proverbe local, avec son noyau, donne une paire de bottes à un homme. Malheureusement, ajoute-t-on, certains oliviers sont hantés par des esprits. στοιχεια les *genii loci* qui les protègent. Aussi les bûcherons craignent de s'étendre et de dormir au dessous d'un grand olivier appelé Megdanos. Lorsqu'il s'agit de couper un arbre hanté, ils ont soin, quand il tombe, de se jeter à genoux en silence, dans la crainte que l'esprit ne les frappe en s'évaporant. Quelquefois ils mettent une grosse pierre sur le tronc de l'arbre pour empêcher l'esprit de s'échapper.

Les habitants s'appliquent à faire valoir leurs huiles et leurs câpres, de même que les figues, les oignons, la cire, le miel et le sésame.

La soie de l'île est très belle, mais en petite quantité et les toiles de coton que l'on y fait sont assez recherchées : ces toiles sont de deux sortes : la scamite est toute unie, la dimite est croisée, beaucoup plus belle, plus forte et de plus grand débit. Aussi l'on y consomme non seulement le coton du pays, mais encore celui des îles voisines.

On travaillait également du temps de Tournefort des chapeaux de paille renommés.

Auprès de la baie de Khironisos, on pêche de bonnes éponges. Mais ce sont en général des Hydriotes qui viennent les recueillir. Ils se servent, à cet effet, d'un instrument particulier appelé *kamax*, sorte de trident à onze dents. Lorsque cet engin n'a que cinq dents, il est armé d'un grand nombre d'hameçons. La jalousie insulaire a donné à ces pêcheurs une bien mauvaise réputation ; hâtons-nous de dire que, comme Figaro, les Hydriotes valent mieux que leur vilain renom.

Une industrie en honneur à Siphnos est la poterie. Les

potiers de Siphnos sont en effet célèbres par toute la Grèce. Dès les premiers jours du printemps, ils se mettent en voyage, à l'aventure, s'arrêtant dans les villes et les villages et fabriquant sur place pour leur clientèle, toujours nouvelle, un grand nombre de pots et d'amphores. Ils travaillent à la manière antique, telle que nous la connaissons par les anciennes poteries grecques, en façonnant l'argile sur le tour avec une latte de bois.

A Siphnos, de même que dans tout l'archipel, les brebis et les chèvres paissent en grand nombre sur les montagnes, tandis que dans les rues des villages, on rencontre à chaque pas des cochons qui se permettent d'entrer familièrement dans toutes les maisons, comme s'ils étaient chez eux. Les Siphniotes coupent les poils du cochon et s'en servent pour coudre leurs souliers et pour faire des brosses. A ce sujet les farceurs de l'île proposent parfois aux étrangers la devinette suivante : Quelle espèce de poulet gratte-t-on et dont les plumes servent au cordonnier ? Ne cherchez pas : c'est le cochon. Et si vous demandez à un Siphniote pourquoi cet animal est appelé fort irrévérencieusement un Français, il vous répondra cette historiette :

Un jour, un voyageur français débarqua dans l'île et se plaignit bientôt que personne ne le comprenait et qu'il ne comprenait personne à l'exception d'un vieux marin cosmopolite. Mais ayant rencontré sur son chemin un porc qui grognait lamentablement : Ah ! s'écria le voyageur, voilà une langue que je comprends ! — Le mot fut répété. Depuis lors, les cochons sont surnommés francesi.

Les vipères sont communes à Siphnos. C'est pourquoi les habitants doivent porter en été des guêtres et des souliers pour se protéger contre leur morsure.

POPULATION. — L'île de Siphnos fait partie du nome ou province des Cyclades, arrondissement de Mélos. Elle forme un

seul dème ou commune peuplée de 3 851 habitants (52 h. par k. c.).

Son centre principal est Apollonia, non loin de la côte orientale. Outre le chef-lieu, il y a dans l'île cinq villages, Artimona, Stavri, Katavati, Xambela et Petali.

APOLLONIA. — L'ancienne ville de Siphnos s'appelait Apollonia ; elle était située sur la côte NE, vis-à-vis d'Antiparos et du rocher de Prépésinthos, aujourd'hui Despotiko. Le village actuel est bâti sur l'emplacement d'un ancien temple d'Apollon dont les ruines furent employées pour bâtir l'église moderne dédiée à la Vierge. C'est là que se trouve le siège de l'administration de l'île, la douane et la mairie. Ce village est propre et agréable. Toutes les maisons, de même que les églises, sont blanchies à la chaux. Elles ont toutes leur jardin potager et un verger planté d'orangers, de citronniers et d'oliviers.

CASTRO. — A une demi-heure d'Apollonia, sur une langue de terre qui s'avance dans la mer — et où viennent aborder les bateaux — se trouvent les ruines de Castro, appelé aussi Seraglio, l'ancienne résidence du gouverneur latin. Les murailles sont un spécimen intéressant des fortifications du moyen âge. Une inscription gothique que l'on déchiffre encore sur des ruines affirme que ce bâtiment fut construit par un membre de la famille Da Corogna en 1365. Un peu plus loin vous pouvez lire une autre inscription, en grec ancien, qui a été scellée dans le mur à l'envers par un maçon illettré. Avancez un peu, vous verrez sur le bord d'un puits une troisième inscription, en turc celle-ci, avertissant que cette fontaine a été construite par la munificence d'un drogman turc.

L'histoire de Castro se trouve donc écrite en résumé sur les pierres du chemin.

Quelques vieilles maisons sont jolies. Il en est une, par exemple, qui possède une grande antichambre avec cinq

portes qui donnent accès dans d'autres salles. Au-dessus de ces portes se trouve un œil de bœuf en marbre blanc dont les sculptures représentent des navires et des fleurs. Toutes ces maisons, habitées par des paysans aisés, sont de véritables musées de souvenirs vénitiens, glaces, porcelaines, armoires de chêne, tableaux, candélabres, etc. Il y a de belles choses propres à tenter nos marchands de bric-à-brac et même des antiquaires.

Le château italien et l'église latine de Castro, qui avaient de magnifiques bas-reliefs, sont en ruines. De la domination des ducs de l'Archipel, il ne reste plus que quelques noms de personnes et de lieux, et quelques ruines gothiques.

L'antique ville de Siphnos dont parlait Hérodote n'a pas été plus épargnée. A peine a-t-on conservé hors des portes de la ville, près d'un ruisseau, quatre grands sarcophages dont l'un est orné de guirlandes de fruits, quelques débris de statues et quelques pierres de monuments. On découvre encore des traces d'anciens murs. C'était là sans doute que se trouvait le Prytanée en marbre blanc et la *λευκόφρυς αγορά* dont parle le père de l'histoire.

Il y a trois siècles on pouvait encore voir dans un parfait état de conservation un temple de Pan auprès du lit d'un ruisseau dans lequel gisait la statue de ce dieu. La statue a disparu, le temple a été converti en chapelle, mais l'endroit est encore appelé *τραγόποδι*, le pied du bouc.

Au reste, voici ce que disait M. de Choiseul : la barbarie des habitants a dévoué les monuments antiques aux usages les plus vils. Tous les monuments de la Grèce éprouvent le même sort ; les étables sont construites avec les débris les plus riches. Ici c'est un entablement, là une frise, une corniche magnifiques, souvent des statues sont maçonnées dans les murailles. Enfin, on ne peut faire un pas dans cette contrée sans trouver des chefs d'œuvres, vestiges de ce qu'elle a possédé et témoins de ce qu'elle a perdu. »

Il y a trois ans, j'étais contraint par l'évidence de constater, même à Athènes, la même incurie des Grecs pour ces glorieux souvenirs. Je suis heureux d'ajouter que depuis lors un engouement extraordinaire pour les ruines s'est produit dans tout le pays et que les Hellènes veillent actuellement sur tout ce qui est antiquité avec des soins dignes des plus grands éloges.

MINOA. — Au témoignage d'Etienne de Byzance, l'île comptait autrefois trois villes : Siphnos, Apollonia et Minoa.

La position de Siphnos et de son château a été aisément déterminée, de même que celle d'Apollonia, qui était située auprès du temple d'Apollon, d'où le nom lui est venu. Il est moins aisé de déterminer exactement l'endroit probable où se trouvait jadis la ville de Minoa. Toutefois, auprès du port de Pharos, on remarque les ruines d'une tour hellénique en marbre blanc, et, près de celle-ci, une autre tour appelée la tour de Saint-Jean. Et partout l'on aperçoit des vestiges de murailles et de terrasses. Evidemment il y avait là autrefois une petite ville. Ne serait-ce pas Minoa ?

ÉGLISES. — Lorsque Tournefort visita l'île, on comptait environ 500 chapelles desservies par 60 pappas qui ne disaient la messe qu'une fois l'année, le jour de la dédicace de leur église. Bien qu'une grande partie de ces chapelles soient tombées en ruines, il en reste encore un nombre très considérable parmi lesquelles il faut noter les deux oratoires qui servaient de locaux à la célèbre école de Siphnos dont nous parlerons plus loin.

Ces chapelles sont parfois hantées par des esprits qui rarement incommodent les vivants. Si tout à coup il leur passe un accès de méchanceté, ils ne restent pas dans l'église, ils se réfugient dans quelque cave voisine. Mais il arrive aussi que dans ce cas le saint patron de la chapelle se fâche et chasse,

nul ne sait comme, ces mauvais génies qui troublent la sécurité des fidèles.

MONASTÈRES. — Il y a un siècle, six couvents végétaient dans l'île, quatre de caloyers et deux de nonnes.

Le principal est le monastère « du Puits » βρυστις. Il est situé féériquement dans une vallée fertile, arrosée par la source abondante dont il a pris le nom, au milieu d'un véritable bouquet d'orangers et de citronniers, au pied desquels s'épanouissent toutes les fleurs de ces pays chauds. Seize moines habitent ce monastère et pratiquent à l'égard de tous une hospitalité vraiment désintéressée qui mérite d'être signalée. C'est là que Tournefort vit un tombeau de marbre « dont l'usage est bien différent de celui auquel il était destiné puisqu'il sert d'abreuvoir. Ce tombeau n'a que trois pieds, huit pouces de longueur, mais quoique les ornements en soient détruits, le temps a épargné trois enfants sur le devant qui marquent bien que tout le reste était d'excellente main. Ces enfants soutiennent chacun le bout d'un feston ».

Le monastère des nonnes de S^t Jean le théologien était jadis un des plus célèbres de l'archipel. De toutes les îles des Cyclades, il venait au couvent des jeunes filles pour y faire leurs vœux. Déjà il y a deux cents ans, ces saintes femmes avaient la réputation de n'être pas trop régulières, mais au commencement de ce siècle les choses étaient devenues pires. Le monastère ne renfermait plus que des religieuses plus ou moins repenties, dont la vertu antérieure avait été passablement compromise dans le monde. Les vieux Siphniotes affirment que dans leur tendre jeunesse le monastère de S^t-Jean était le lieu de rendez-vous de tous les jeunes galants de l'île. Le gouvernement grec dispersa ces joyeuses nonnes aux quatre vents du ciel, et, actuellement, les murs crevassés du couvent ne sont plus habités que par deux vieilles femmes dont tout le devoir consiste à balayer l'église et à entretenir les lampes

du sanctuaire. Les Siphniotes appellent le monastère le couvent de Mongou, Μογγου. Voici ce que rapporte une tradition qui me paraît être de haute fantaisie :

Un pieux Siphniote qui avait beaucoup voyagé à l'étranger, fit bâtir le monastère à ses frais et dépensa pour sa construction une somme d'argent si considérable qu'il eut à subir un jour les violentes objurgations de sa femme au sujet de ses prodigalités. Aux reproches de madame, le Siphniote ne répondit en français qu'un seul mot : J'ai fait mon goût... et c'est de là que serait venu le nom du monastère..... Risum teneatis...

Mais si ce monastère de nonnes joyeuses est tombé dans l'oubli, il en existe un autre, situé sur le flanc d'une colline en face de l'île de Kitriani, le couvent de la Vierge de la Montagne, habité par six religieuses qui, au milieu de tout le confort désirable, se plaignent de leur pauvreté et s'efforcent de toutes les manières de remplir le tronc de leur église. La chapelle, qui a été construite avec les matériaux d'un ancien temple dorique, possède une icône miraculeuse, devant laquelle les habitants de l'île viennent tous les ans en pèlerinage. Le tableau a la propriété d'accorder des enfants aux femmes stériles qui y viennent en grand nombre implorer la Panaghia, là où leurs ancêtres imploraient la déesse Artémise (1). Lorsque leur prière a été exaucée, elles déposent en ex-voto une couronne de fleurs d'oranger en cire.

LANGUE. — On prétend, car un étranger ne parvient jamais à distinguer les nuances diverses de la prononciation des différents dialectes grecs, que les habitants de Siphnos parlent leur langue avec une grande pureté, et que c'est chez eux que l'on pourrait trouver des indices de la manière de prononcer des Anciens. Ils ne donnent pas à l'upsilon la valeur de l'Υ,

(1) Εν Σίφνω ελατρεύετο ἡ Ἀρτεμις Εὐχατηρία, Ἀπελλων ὁ Ἐναγρος, Ζεὺς ὁ Ἐπιθέμιος.

mais le son de la diphtongue française eu. Ils prononcent l'ω et l'γ très lentement. Pour s'en convaincre, les étrangers qui vont à Constantinople n'ont qu'à se rendre dans les restaurants grecs et appeler les cuisiniers : ils sont tous de Siphnos.

Je dois ajouter qu'un grand nombre de mots italiens et français se sont glissés dans le dialecte de notre île.

COSTUME. — Les vieilles femmes et les pauvresses de Castro sont les seules qui aient conservé jusqu'à nos jours le costume national de l'île. Hâtons-nous d'en donner la description, car avant peu d'années, il aura complètement disparu.

Commençons par la coiffure. Les cheveux nattés avec des rubans de laine et relevés en forme de rouleaux au sommet de la tête sont recouverts d'un bonnet appelé pina. C'est la partie la plus originale du vêtement. Il consiste en une espèce de casque bourré de coton, qui a la forme d'une selle de mulet. Ce bonnet est recouvert d'un long voile qui est enrichi, les jours de fête, de broderies en or représentant des oiseaux, des papillons, des fleurs que l'on épingle sur le devant. Des petits tire-bouchons de métal tombent sur les joues — à la façon des Zélandaises — et supportent des pendants d'oreilles de grande dimension. « On nous montra, dit un voyageur, des boucles d'oreilles qui avaient près de dix centimètres de longueur. Elles étaient formées d'une couronne qui soutenait deux aigles. Aux deux aigles en filigrane pendait un navire à douze voiles émaillées. Enfin ce navire supportait trois grosses perles. « Les dames de Siphnos, écrivait Tournefort, pour conserver leur teint à la campagne, couvrent leur visage avec des bandes de linge qu'elles roulent si adroitement qu'on ne voit que leur bouche, leur nez et le blanc de leurs yeux. Certainement elles n'ont pas l'air conquérant avec ce masque et ressemblent plutôt à des momies ambulantes.

Le costume qui correspond au bonnet est de toute beauté :

il consiste en un jupon de drap brodé d'or, d'un corsage brodé de différentes couleurs avec des soutaches d'or. Une toge de velours vert, aux larges manches pendantes, complétait ce riche accoutrement.

Hélas ! les Juifs ont passé par Siphnos et ont acheté à vil prix tout ce qu'ils ont pu se procurer de ces antiques vêtements. Lorsque la reine Amélie visita Castro, elle ne put s'empêcher de reprocher vertement aux dames de Siphnos d'avoir abandonné le costume national pour les vilaines modes d'Occident.

HISTOIRE. — L'histoire de l'île de Siphnos se confond avec celle de toutes les Cyclades.

Étienne de Byzance nous apprend qu'elle fut colonisée par des Ioniens venus de l'Attique sous le commandement d'Alceonor. Après que les mines d'or et d'argent furent mises en exploitation, Siphnos était considérée, au sixième siècle avant J.-C., comme une des îles les plus riches de la Grèce. Mais elle tomba en décadence au temps de Polycrate, roi de Samos. En effet, les insurgés de cette île qui s'étaient révoltés contre leur tyran, se voyant abandonnés par les Spartiates, levèrent le siège de Samos et se réfugièrent à Siphnos où ils demandèrent à emprunter dix talents. Cette somme considérable leur fut refusée. Les Samiens furieux ravagèrent tout le pays, après avoir mis en fuite les habitants que l'on obligea de donner cent talents de rançon pour retirer leurs prisonniers. On prétend que l'oracle de Delphes avait prédit cette catastrophe.

L'île était d'ailleurs très impopulaire. Il paraît que les Siphniotes étaient de mauvaise foi envers les dieux comme envers les hommes. Avec les Crétois et les Lesbiens ils avaient mérité un triste renom. Σιφνιαζέειν signifiait manquer de parole. Cependant l'île se releva après ce désastre et ses habitants combattirent à Salamine pour l'indépendance hellénique. Le nom de Siphnos se trouvait inscrit sur l'un des anneaux du

serpent à trois têtes qui fut donné par les Grecs victorieux à l'Apollon de Delphes après la défaite de Xerxès. L'île entra plus tard dans l'alliance d'Athènes à laquelle elle payait une redevance annuelle de 3 000 drachmes.

Après avoir appartenu successivement aux Romains et aux Byzantins, Siphnos fut conquise par Sanudo et fit partie du duché de Naxos. (P. Sauger. Histoire des ducs de l'Archipel).

Plus tard elle en fut séparée, et elle passa à la famille da Corogna, puis à la famille Conzadini qui la posséda jusqu'au temps où elle passa entre les mains des Turcs, en 1617, après la conquête de Barberousse. Les Conzadini avaient aussi la seigneurie de Thermia et Tournefort raconte que de son temps, le consul de France à Siphnos, M. Guion (1), conservait encore le cachet d'Angelo Conzadini, seigneur de Siphnos et de Thermia, qui avait succédé à Otuly da Corogna (2), fils de Yandoly Corogna de Bologne qui s'était établi dans l'île au XIV^e siècle.

L'ÉCOLE. — L'école de Siphnos a joué un grand rôle pendant tout le moyen âge pour la conservation de la religion et de la nationalité grecque. Elle fut fondée par quelques habitants de Constantinople qui vinrent se réfugier à Siphnos afin de vivre en paix loin des persécutions des empereurs iconoclastes d'Orient. Son éloignement de Constantinople et la difficulté que les navires avaient d'y aborder lui permirent de garder fidèlement les croyances et les coutumes de la religion orthodoxe avec une pureté que n'égalèrent jamais les couvents du mont Athos. Les élèves qui sortaient de cette école obtenaient de grands privilèges. Plusieurs devinrent patriarches et archevêques à Césarée, à Belgrade, à Alexandrie, etc. Beaucoup d'entre eux revenaient passer leurs derniers jours à

(1) La famille Guion existe encore. Un de ses membres est instituteur à Apollonia.

(2) Une branche de la famille da Corogna existe encore à Santorin.

Siphnos et servaient de maîtres aux nombreux élèves, qui logeaient dans la ville ou dans les villages voisins et qui venaient chaque matin, le diner dans la poche, assister aux conférences scientifiques que l'on donnait dans les églises. En général les professeurs jouissaient d'une grande renommée par tout l'Orient.

Le dernier directeur de l'école fut Nicolas Chrysoghélos. Il avait initié ses élèves aux secrets de la Société des Amis, et, lorsque le 25 mars 1821, les Grecs levèrent l'étendard de la liberté, il arma tous ses élèves qui étaient en âge de faire la guerre et il rejoignit avec eux les insurgés du Péloponnèse. Chrysoghélos fut longtemps le bras droit de Capo d'Istria sur le champ de bataille et dans les Conseils. Lorsque la paix fut signée, il revint à Siphnos et fut le premier maire de l'île. Il mourut chargé d'ans et d'honneurs en 1857.

Lorsque l'indépendance de la Grèce fut proclamée, l'école de Siphnos n'avait plus sa raison d'être. Ses biens devinrent l'apanage du lycée de Syra. Mais on peut dire d'elle qu'elle a bien mérité de la patrie, car elle a préservé de toute corruption la vieille langue grecque, les coutumes anciennes et la foi orthodoxe pendant toute une période de plusieurs siècles, où ces choses saintes étaient battues en brèche par les Italiens, les Français, les Albanais et les Turcs (1).

H. HAUTTECOEUR.

(1) Consulter pour plus de détails :

CHARLES GUION, *Histoire de l'île de Siphnos*. (Syra, 1876.) En grec.

L'Abeille médicale. (Athènes, 1853.) En grec.

L'Hestia. (Athènes, 1881, n° 310.) En grec.

L'Almanach du lycée de Syra (1889). En grec.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE

FONDÉE A BRUXELLES EN 1876.

Extraits des statuts.

Art. 3. La Société publie un recueil périodique contenant : *a.* les procès-verbaux des séances et des actes de la Société; *b.* des articles originaux sur toutes les branches des sciences géographiques; *c.* des traductions ou reproductions de travaux publiés à l'étranger; *d.* une chronique des faits géographiques; *e.* des articles didactiques et pédagogiques; *f.* une bibliographie géographique.

Art. 5. Les membres effectifs :

a) sont admis par le Comité central sur la présentation écrite de deux membres de la Société;

b) payent une contribution annuelle de douze francs; cette contribution est réduite à six francs pour les membres belges appartenant à l'armée jusqu'au grade de capitaine inclusivement, pour ceux qui appartiennent à l'enseignement primaire ou moyen, pour les employés de l'État, de la province et de la commune dont le traitement annuel ne dépasse pas 3,000 francs, et pour les étudiants;

sont convoqués aux séances de la Société et reçoivent le Bulletin périodique;

d) peuvent faire usage de la bibliothèque et des collections de la Société, dans les conditions établies par le règlement spécial, recevoir communication de tous les renseignements géographiques ou commerciaux que la Société possède et obtenir, à prix réduits, toutes les publications de la Société autres que le Bulletin périodique.

Le prix de l'abonnement au *Bulletin de la Société royale belge de géographie*, pour les personnes qui ne font pas partie de la Société, est de *quinze* francs par année. S'adresser au secrétariat.

Le prix de chaque volume du BULLETIN des années précédentes est fixé comme suit : 1877 à 1881, 2 fr.; 1882, 10 fr.; 1883, 2 fr.; 1884, 6 fr.; 1885, 10 fr.; 1886, 6 fr.; 1887, 10 fr.; 1888, 1889, 6 fr.; 1890 à 1895, 10 fr.; 1896, 20 fr.

Toutes les communications doivent être adressées, FRANC DE PORT, à
M. Du Fief, secrétaire général, rue de la Limite, 116, à Bruxelles.

SOCIÉTÉ ROYALE BELGE DE GÉOGRAPHIE. — BULLETIN. 22. ANNÉE. — 1896. — N. 3.